Rem Koolhaas

Bigness, ou le problème de la grande taille

1994 Traduit par Françoise Fromonot
NDT :

« Bigness, or the Problem of Large» a été écrit en 1994, année de consécration pour Rem Koolhaas. À tout juste cinquante ans, il terminait le quartier Euralille et son gigantesque Congrexpo, Le musée d'Art moderne de New York lui dédiait une importante rétrospective (OMA at MoMA) qui devait coïncider avec la publication de S,M,L,XL. Cette monumentale monographie, conçue avec le graphiste canadien Bruce Mau, regroupe les travaux de l'architecte depuis New York Délire (1978). Sa parution fut fimalement reportée à l'année suivante, mais plusieurs revues publièrent en avant- première des commentaires et des traductions de certains textes théoriques du livre, parmi lesquels i »Bigness ». À New York, ANY Magazine consacra à l'événement un numéro spécial (« The Bigness of Rem Koolhaas - Urbanism vs Architecture»), tandis qu'en Europe, Domus (octobre 1994) publiait « Bigness » en italien _ Les heurts et l'ironie du ton, la compacité de certaines expressions en rendent délicate la traduction. Cette version a cherché à en respecter la syntaxe originale jusque dans la rudesse délibérée de certains passages. Le mot Bigness n'a pas été traduit: Grandeur aurait été trop équivoque, Grosseur trop concret. Grande Dimension trop connoté. Conserver le terme anglais accusait la tension entre l'abstraction du phénomène décrit (revendiqué?) et la volonté attestée par la majuscule d'en personnifier le caractère vaguement monstrueux. Il a été féminisé. Comme les substantifs anglais en -ness lorsqu'ils deviennent en français des mots en -eur, -esse, -itude ou -ité.
Ce texte était jusqu'ici resté inédit en français, en tout cas dans sa version intégrale. Curieuse lacune puisqu'on y trouve l'explication du fameux «fuck context», souvent brandi en France pour résumer, et condamner, les positions de l'architecte néerlandais sur la ville. Voilà donc le slogan replacé dans son contexte. Koolhaas, on le sait, fut journaliste et scénariste avant d'entamer ses études d'architecture à la fin des années soixante. «Bigness » fait coïncider la théorie d'un architecte avec l'ambition d'un auteur: articuler un ensemble de réflexions programmatiques sous une forme dense et énigmatique, capable de provoquer des interprétations plus instables et plus larges-bigger-que la somme de ses arguments.

Au-delà d'une certaine échelle, l'architecture acquiert les propriétés de la Bigness. La meilleure raison de s'attaquer à la Bigness est celle que donnent les grimpeurs du mont Everest: « parce que c'est là». La Bigness est le comble de l'architecture.
Il semble incroyable que la taille d'un bâtiment incarne à elle seule un programme idéologique, indépendant de la volonté de ses architectes. Parmi toutes les catégories possibles, la Bigness ne semble pas mériter de manifeste; discréditée en tant que problème mtellectuel, elle est apparemment en voie d'extinction-comme le dinosaure-du fait de sa maladresse, de sa lenteur, de sa raideur, de sa difficulté. Pourtant, elle seule fomente le régime de complexité qui mobilise la pleine intelligence de l'architecture et de ses champs connexes.
Il y a cent ans, une génération d'avancées conceptuelles et de technologies complémentaires a déchaîné un big-bang architectural. En rendant les circulations aléatoires, en court-circuitant les distances, en artificialisant les intérieurs, en réduisant la masse, en étirant les dimensions et en accélérant la construction, l'ascenseur, l'électricité, la climatisation, l'acier et, finalement, les nouvelles infrastructures ont entraîné des mutations en chaîne induisant une autre espèce d'architecture. Les effets combinés de ces inventions ont engendré des structures plus hautes et plus profondes-plus grosses (bigger]-que jamais avec, en parallèle, un potentiel de réorganisation du monde social, une programma· tion immensément plus riche.

THEOREME

Initialement alimentée par l'énergie irréfléchie du pur quantitatif, la Bigness a été durant près d'un siècle une condition presque sans penseurs, une révolution sans programme. New York Délire en contenait une « théorie » latente basée sur cinq théorèmes.
1. Au·delà d'une certaine masse critique, un bâtiment devient un Gros Bâtiment. Une telle masse ne peut plus être contrôlée par un seul geste architectural, ni même par une combinaison de gestes architecturaux. Cette impossibilité déclenche l'autonomie de ses parties, mais ce n'est pas la même chose que la fragmentation: les parties restent soumises au tout.
2. L'ascenseur-par sa capacité à établir des connexions mécaniques plutôt qu'arcltitecturales - et la famille d'inventions qui lui sont liées, ont annulé le répertoire classique de l'architecture. Les problèmes de composition, d'échelle, de proportion, de détail sont désormais caducs.
L' « art » de l'architecture est inutile dans la
Bigness
3. Dans la Bigness, la distance entre le noyau et l'enveloppe augmente à.un point tel que la façade ne peut plus révéler ce qui se passe au dedans. L' «honnêteté» attendue des humanistes est condamnée: les architectures intérieure et extérieure deviennent des projets séparés, l'une

traitant de l'instabilité des besoins programmatiques et iconographiques, l'autre - l'agent de

désinformation - offrant à la ville la stabilité appatente d'un objet.
Alors que l'atchitecture révéle, la Bigness brouille; elle transforme le résumé de certitudes qu'est la ville en une accumulation de mystères. Ce que l'on voit n'est plus ce que l'on a.
4. Par leur seule taille, ces bâtiments entrent dans un domaine amoral, par-delà le bien et le mal. Leur impact est indépendant de leur qualité.
5. Conjointement, toutes ces rupturesavec l'échelle, avec la composition architecturale, avec la tradition, avec la transparence, avec l'éthique- impliquent la rupture finale, la plus radicale, la Bignes' n'appartient plus à aucun tissu urbain.
Elle existe; tout au plus, elle coexiste. Son message implicite est: « nique le contexte » [Its subtext is fuck context]

MODERNISATION

En 1978, la Bigness semblait être un phénoméne du et pour le(s) Nouveau(x) Monde(s). Mais, dans la seconde moitié des années quatre-vingt, se multiplièrent les signes qu'une nouvelle vague de modernisation allait envahir-sous forme plus ou moins camouflée-le Vieux Monde, provoquant sporadiquement de nouveaux commencements jusque sur le continent « fini ».
Vu depuis l'Europe, le choc de la Bigness nous a forcés à rendre explicite dans notre travail ce qui était implicite dans New York Délire. La Bigness devint doublement polémique, en défiant à la fois les tentatives antérieures d'intégration et de concentration et les doctrines contemporaines qui interrogent la possibilité d'une Totalité et d'une Réalité comme catégories viables et se résignent à une désagrégation et à une dissolution supposées inévitables de l'architecture.
Les Européens avaient dépassé la menace de la Bigness en la théorisant au-delà de son point d'application. Leur contribution avait été le « cadeau » de la mégastructure, sorte de support technique englobant et permettant tout, qui remettait finalement en question le statut du bâtiment individuel: une Bigness sans le risque, puisque ses implications profondes excluaient sa concrétisation. L'urbanisme spatial de Yona Friedman (1958) en était l'emblème, la Bigness flotte sur Paris comme une couverture métallique de nuages, promesse d'une rénovation potentielle, illimitée mais vague, de « tout » {everything), mais sans jamais atterrir, sans jamais rien affronter, sans jamais revendiquer sa place légitime-la critique comme décoration.
En 1972, Beaubourg -le grenier platonicien- avait offert des espaces où « tout » [anything] était possible. On démasqua la flexibilité résultante, révélant qu'elle imposait une moyenne théorique aux dépens tout à la fois du caractère et de la précision-l'entité au prix de l'identité. D'une manière perverse, son aspect purement démonstratif l'empêchait d'accéder à l'authentique neutralité obtenue sans effort par le gratte-ciel américain.
La génération de Mai 68, ma génération - suprêmement intelligente, bien informée, traumatisée à juste titre par des cataclysmes choisis, franche dans ses emprunts aux autres disciplines - fut tellement marquée par l'échec de ce modèle, et d'autres semblables, de densité et d'intégration - par leur insensibilité systématique à l'égard du particulier -, qu'elle mit en avant deux lignes de défense majeures, le démantèlement et la disparition. Dans la première, le monde est décomposé en fractales d'unicités incompatibles, chacune étant prétexte à une désintégration plus poussée du tout, un paroxysme de fragmentation qui transforme le particulier en système. Derrière cette désintégration du programme en particules fonctionnelles les plus petites possibles, pointe la revanche perversement inconsciente de la vieille doctrine fonctionnaliste, qui conduit implacablement le contenu du projet-sous couvert d'un feu d'artifice de raffinement intellectuel et formel-vers la débandade du diagranune, doublement décevant puisque son esthétique suggère la riche orchestration du chaos. Dans ce paysage de démembrement et de faux désordre, chacune des activités est mÎse à sa place.
Les hybridations/proximités/frictions/ recouvrements/superpositions de programme possibles dans la Bigness - en fait, l'ensemble du dispositif de montage inventé au début du siècle pour organiser des relations entre des parties indépendantes - sont maintenant défaits par une partie de l'avant-garde actuelle, dans des compositions d'une pédanterie et d'une rigidité presque risibles derriére leur extravagance apparente.
La seconde stratégie, la disparition, transcende la question de la Bigness-de la présence massive-par un engagement tous azimuts dans la simulation, la virtualité, l'inexistence.
Une mosaïque d'arguments braconnés depuis les années soixante chez les sociologues américains, les idéologues, les philosophes, les intellectuels français, les cyberrnystiques, etc., suggére que Koolhaas: Bigness, ou le problème de la grande taille l'architecture sera le premier « solide soluble dans l'air» sous les effets conjugués des tendances démographiques, de l'électronique, des médias, de la vitesse, de l'économie, des loisirs, de la mort de Dieu, du livre, du téléphone, du fax, de la richesse matérielle, de la démocratie, de la

fin des Grands Récits. Devançant la disparition véritable de l'architecture, cette avant-garde fait ses

expériences avec la virtualité, réelle ou simulée, et récupère, au nom de la modestie, son ancienne toute-puissance dans le monde de la réalité virtuelle (ou le fascisme peut être poursuivi en toute imprunté ?).

MAXIMUM

Paradoxalement, la Totalité et la Réalité ont cessé d'exister comme entreprises possibles pour l'architecte, précisément lorsque l'approche de la fin du deuxième millénaire vit une ruée effrénée vers la réorganisation, la consolidation, l'expansion, la revendication bruyante de la méga échelle. Engagée ailleurs, ~e profession tout entière fut finalement incapable d'exploiter les événements économiques et sociaux dramatiques qui, si elle les avait affrontés, auraient pu restaurer sa crédibilité.
L'absence de théorie de la Bigness-quel est le maximum que l'architecture puisse faire ?-est la faiblesse la plus débilitante de l'architecture. Sans elle, les architectes sont dans la position des créateurs de Frankenstein: les instigateurs d'une expérience partiellement réussie dont les résultats leur échappent et qui sont de ce fait discrédités. Parce qu'll n'y a pas de théorie de la Bigness, nous ne savons que faire d'elle, nous ne savons pas où la mettre, nous ne savons pas quand l'utiliser, nous ne savons pas la planifier. Les grosses bêtises sont notre seul lien avec la Bigness. Pourtant, en dépit de son nom idiot, la Bigness est un domaine théorique pour cette fin de siécle, dans un paysage de désarroi, de déliaison, de dissociation. De démentis, son attrait tient à sa capacité potentielle à reconstruire la Totalité, à ressusciter la Réalité, à réinventer le collectif, à réclamer le maximum de possibles.
Ce n'est que par elle que l'architecture peut se dissocier des mouvements artistiques/idéologiques exsangues, le modernisme et le formalisme, pour retrouver son rôle instrumental de vecteur de la modernisation.
La Bigness reconnaît les difficultés de l'architecture telle que nous la connaissons, mais elle ne les compense pas à l'excès en régurgitant encore plus d'architecture. Elle propose une économie nouvelle où le « tout est architecture» n'est plus, mais où une position stratégique se regagne par le repli et le regroupement, laissant aux forces ennemies le reste d'un territoire contesté.

DEBUT

La Bigness détruit, mais elle constitue aussi un nouveau départ. Elle peut ré-assembler ce qu'elle casse. Paradoxalement, en dépit des calculs que demande sa conception-en fait, grâce à ses rigidités mêmes-, elle est la seule architecture qui machine l'imprévisible. Au lieu de respecter la coexistence, elle dépend de régimes de libertés, de l'assemblage d'un maximum de différences. Seule la Bigness peut sustenter une prolifération confuse d'événements au sein d'un même contenant. Les stratégies qu'elle développe visent à organiser tout à la fois leur indépendance et leur interdépendance au sein d'une entité plus vaste, en une symbiose qui exacerbe la spécificité plus qu'elle ne la compromet.
Par la contamination plutôt que par la pureté, et par la quantité plutôt que par la quallté, seule la Bigness peut nourrir des relations authentiquement nouvelles entre des entités fonctionnelles qui amplifient leurs identités plutôt qu'elles ne les restreignent. L'artificialité et la complexité de la Bigness libèrent la fonction de son armure défensive pour permettre une sorte de liquéfaction; les éléments du programme réagissent entre eux pour créer de nouveaux événements-la Bigness revient à un modèle d'alchimie programmatique.
À première vue, les activités amassées dans sa structure exigent d'interagir, mais elle les maintient également dissociées. Comme des barres de plutonium dont le degré d'immersion retarde ou favorise une réaction nucléaire, elle régule les intensités de la coexistence prograrnmatique.
Bien qu'elle représente l'esquisse d'une intensité perpétuelle, la Bigness offre aussi des degrés de sérénité et même de douceur. On ne peut tout simplement pas animer intentionnellement sa masse entière. Son immensité épuise le besoin compulsif qu'a l'architecture de décider et de définir. Des pans entiers seront délaissés, exemptés d'architecture.

EQUIPE

C'est dans la Bigness que l'architecture devient simultanément la plus et la moins architecturale: la plus architecturale en raison de l'énormité de l'objet; la moins architecturale par sa perte d'autonomie-elle devient l'instrument d'autres forces, elle (ça) dépend.
La Bigness est impersonnelle: l'architecte n'est plus condamné au vedettariat. Même lorsqu'elle pénètre dans la stratosphère de l'ambition architecturale- le pur frisson de la mégalomanie- la Bigness ne peut advenir qu'au prix d'un renoncement au contrôle, d'une métamorphose. Elle suppose un réseau de cordons ombilicaux la reliant à d'autres disciplines dont la perlormance est aussi critique que celle de l'architecte, comme des alpinistes attachés les uns aux autres par des cordes de survie, les faiseurs de Bigness fonnent une équipe (un mot absent du débat architectural de ces quarante dernières

années). Par-delà la signature, la Bigness signifie une capitulation face aux technologies; face aux

ingénieurs, aux entreprises, aux fabricants, aux politiques; face aux autres. EUe promet à l'architecture une sorte de statut post-héroïque, un réalignement avec la neutralité.

BASTION

Si la Bigness transforme l'architecture, son accumulation engendre une nouvelle espèce de ville. L'exténeur.-de la ville n'est plus le théâtre collectif où «ça}} se passe; il ne reste plus de l(ça l> collectif. La rue est devenue un résidu, un dispositif organisateur; un simple segment du plan métropolitain continu où les vestiges du passé affrontent les équipements du nouveau en un blocage difficile. La Bigness peut exister n'importe où SUI ce plan. Elle est non seulement incapable d'établir des relations avec la ville classique-fout au plus, elle coexiste-mais la quantité et la complexité des équipements qu'elle offre la rendent urbaine en soi.
La Bigness n'a plus besoin de la ville, elle fait concurrence à la ville, elle représente la ville; ou mieux encore, elle est la ville. Si l'urbanisme fabrique du potentiel et si l'architecture l'exploite, la Bigness recrute la générosité de l'urbanisme contre la mesquinerie de
l'architecture. Bigness = urbanisme contre architecture. Par son indépendance même vis-à-vis du contexte, la Bigness est la seule architecture qui puisse survivre à la condition désormais globale de la table rase, et même en tirer parti: elle ne s'inspire pas de présupposés trop souvent pressés jusqu'à leur dernière goutte de sens; elle gravite de manière opportuniste vers des emplacements chargés d'une promesse infrastructurelle maximale; elle est finalement sa propre raison d'être·. Malgré sa taille, elle est modeste.
La totalité de l'architecture, la totalité du programme, la totalité des événements ne seront pas avalées par la Bigness. Beaucoup de II besoins» sont trop flous, trop faibles, trop peu respectables, trop provocants, trop secrets, trop subversifs, trop faibles, trop « rien)l pour faire partie de ses constellations. La Bigness est le dernier bastion de l'architecture-une contraction, une hyper-architecture. Ses contenants seront les monuments d'un paysage post architectural-un monde dont l'architecture a été raclée comme est raclée la peinture sur les tableaux de Richter: inflexible, immuable, définitif, à jamais là, engendré par un effort surhumain. La Bigness cède le terrain à l'après-architecture.